

alentour. Le radiateur fume comme un pot-au-feu. Sur le talus de l'autre rive, les marchepieds déversent des cascades.

Nous avons retrouvé la route. L'entrée à Chtip est un succès. Il y a cent personnes autour de la voiture. Le garagiste (on appelle ainsi, dans la région, un brave homme qui possède une clé anglaise et une pompe à main) nous demande par où nous sommes arrivés. Depuis quinze ans, pas une auto n'est passée sur cette piste. J'avoue, d'ailleurs, que je ne recommencerais pas volontiers. Mais nous avons traversé un des plus majestueux paysages du pays, de ces terres frappées de malédiction qui me sont plus chères que les vallons idylliques du Vaudois.

Nous repartons vers Vélès, sur les hauts plateaux de l'Ovtché Polié. Dans le crépuscule baigné de clair de lune, des caravanes de paysans reviennent de la moisson, à cheval ou à dos de mulet, le fusil posé contre la nuque, des revolvers dans la ceinture. Le long de la voie ferrée, un soldat, tous les cent mètres, monte la garde.

Cela nous permet de camper en pleins champs, près d'un buisson où le capot se cache le nez comme une autruche. Le chant mélancolique des crapauds siffleurs monte vers la lune dans son plein. Sa lumière est si vive qu'elle éteint toutes les étoiles.

A l'aube, je sors de la voiture avec le Puma. Un brouillard tendre plane au-dessus des champs de blé. Non loin de nous, un couple de paysans musulmans travaille déjà à la faucille. Je ne vois rien de la femme qui est ensevelie dans une féredja blanche et rouge, le visage voilé de noir. L'homme est très jeune, fin, élancé, vêtu de toile blanche, un foulard de soie enserrant le crâne et les joues comme un casque d'aviateur. Ils ont fiché dans le sol trois longues branches qui se rejoignent par la tête, et suspendu au milieu, par une ceinture de tapisserie, un berceau de bois recouvert d'un beau voile de lin.